

Ce long récit combine deux domaines qui me passionnent : la culture celte et le Moyen Âge. Le cadre du récit se situe dans un Moyen Âge mythique, en un autre temps, en un autre espace. L'intrigue s'inspire d'une légende irlandaise qui a subi quelques adaptations pour en conserver la chute finale. Le thème majeur du récit est l'incommunicabilité entre deux êtres qui s'aiment, mais que le destin va séparer.

Le chevalier dans la brume

À Véronique G. que le temps a emportée loin de moi

I

Il y a très longtemps de cela, entre la Bretagne et la Normandie, noyées dans les brumes d'un Moyen Âge mythique, se dressaient les hautes murailles qui entouraient le château d'un riche et puissant seigneur : le comte Guillaume de Beauclerc.

Homme juste et intègre, le comte gouvernait son vaste domaine avec toute la droiture et l'équité que lui dictaient son éducation religieuse et ses craintes de l'enfer. Fervent catholique, il priait à toutes les heures canoniales et se faisait un devoir d'appliquer les préceptes évangéliques pour régler les conflits qui nécessitaient son intervention.

Guillaume de Beauclerc était un homme généreux qui s'intéressait aux affaires de son peuple et n'hésitait pas à rendre service au moindre de ses sujets.

Il aimait à se répéter que sa noble condition était pour lui une heureuse fatalité à laquelle il n'avait pris aucune part et que le ciel aurait très bien pu faire de lui un mendiant ou un mécréant.

Ce sage raisonnement l'incitait à rester humble et à se sentir proche de ses gens. Il rendait grâce à Dieu de lui avoir confié la charge de veiller sur son monde et il mettait tout en œuvre pour mériter ce privilège.

Oui, le vieux comte était vraiment un bon maître.

En retour, son peuple, reconnaissant pour ses largesses et son humilité, lui témoignait de l'affection et de la sympathie.

Nul, dans le comté, n'éprouvait de haine ou de mauvaises pensées envers le vieux maître. Tout le monde l'aimait car la situation du comté était prospère. Personne ne souffrait de pauvreté ou de malnutrition ; ce qui n'était pas le lot des contrées voisines.

Cette prospérité était le résultat d'une politique intelligente que le comte avait su mener avec le maximum de profit pour son peuple.

Aussi, dans chaque chaumière, priait-on Dieu, la Vierge Marie et les saints Apôtres pour que le vieux maître vive le plus longtemps possible. Car, comme le dit la sagesse populaire, « on sait toujours ce que l'on perd, mais on ne sait jamais ce que l'on trouve à la place ».

Or, depuis quelque temps, la santé du vieux comte donnait des signes d'inquiétude. Il n'avait que quarante-sept ans, mais en cette époque reculée, cela constituait déjà un âge respectable.

Une demi-douzaine de mires, tous issus de la célèbre faculté de médecine de Montpellier, se rendaient régulièrement à son chevet.

La rumeur publique donnait libre cours à son imagination. Les uns affirmaient que le comte souffrait du feu Saint-Antoine ;¹ d'autres prétendaient qu'il s'agissait en fait d'une violente crise de goutte. Certains évoquaient même la lèpre, cette maladie redoutée qui pourrissait tout le corps.

Les médecins eux-mêmes n'arrivaient pas à se mettre d'accord pour établir un diagnostic satisfaisant qui fasse l'unanimité. L'analyse des urines et le teint pâle du malade suffisaient déjà à semer la division quant au traitement à appliquer.

¹ Le feu Saint-Antoine ou mal des Ardents était une grave intoxication due à la consommation de seigle à ergot.

Après lui avoir fait subir plusieurs saignées qui devaient débarrasser son corps des humeurs malsaines, on avait proposé au patient différentes décoctions pour laver l'estomac et purger la bile. À cela, il fallait ajouter des sirops en tout genre, à base d'épices, et des cataplasmes de composition parfois douteuse, issus de quelque grimoire de magie noire ou de sorcellerie. Il est vrai qu'à cette époque lointaine, la frontière entre la médecine officielle et la sorcellerie n'était pas toujours très bien définie.

Quoi qu'il en soit et malgré tous ces soins, la santé du vieux comte ne s'améliorait pas.

Sa toux qui, quelques mois auparavant, était sèche, devenait maintenant grasse. En se mouchant, il expectorait des caillots de sang qui se mêlaient aux mucosités verdâtres. C'était un mauvais signe qui se retrouvait également dans ses crachats.

Et puis, il y avait cette douleur persistante qui le consumait de l'intérieur et lui donnait l'impression qu'une force inconnue s'obstinait à déchirer ses poumons. Cela ressemblait à la souffrance causée par un coup de poignard, la même douleur qu'il avait ressentie à Saint-Jean-d'Acre, lorsqu'un Sarrasin lui avait plongé un cimeterre en pleine poitrine.

S'il s'était remis de sa blessure mortelle en Terre Sainte, en revanche le mal qui le torturait présentement finirait par avoir raison de sa ténacité. Car cette « *languor* »² en avait emporté plus d'un dans la tombe.

Sans être particulièrement versé dans les arcanes de la médecine, il devinait que ses jours étaient comptés et qu'il lui serait difficile de passer un nouvel hiver. Cet automne brumeux sonnait le glas de son existence. De cela, il en était certain.

Il avait toujours souhaité mourir en automne car c'était la saison qu'il préférait. Il se rappelait son enfance et les jours heureux qu'il avait passés à flâner dans la forêt de Brocéliande, parmi les grands arbres au feuillage doré, dans la brume matinale qui enveloppait toute chose dans un linceul de mystère.

Homme de foi et fervent pratiquant, il ne redoutait pas la mort, pas même maintenant qu'il la sentait s'approcher. Par sa mort et sa résurrection, le Fils de Dieu n'avait-il pas ouvert les portes du Royaume de Dieu à toute l'humanité ?

Il avait d'autant moins peur de mourir qu'il s'était trouvé comblé de tous les bienfaits matériels et de toute l'affection que procure une existence bien remplie et qu'il avait toujours observé les commandements de Dieu.

Mourir à trente ans était déjà un bel âge ; s'éteindre à quarante-quatre ans, c'était une grâce. Il se signa rapidement et remercia le ciel de lui avoir accordé une si longue vie.

« Pourvu que je tienne suffisamment longtemps pour assister au mariage de ma très douce jeune fille », songea-t-il avec mélancolie.

Le comte avait en effet une fille unique qui répondait au charmant prénom de Véronique parce qu'elle était la vraie image³ de sa femme défunte.

Son épouse Aélis,⁴ après avoir donné naissance à trois enfants morts nés, devait mourir en couches lors de sa quatrième grossesse, tandis qu'elle transmettait le flambeau de la vie à un vigoureux bébé, une fille qui, en grandissant, lui renverrait son image.

Par fidélité envers son épouse, le comte avait toujours refusé de se remarier et de prendre une autre femme pour élever sa fille. Ce n'était pas alors les belles princesses et les belles damoiselles de haut lignage qui manquaient. Certaines usaient de tous les artifices de la féminité pour tenter de le séduire, mais il restait sourd à leurs avances. Lorsqu'il sentait fléchir sa détermination, il se remémorait le visage angélique de la belle Aélis, la seule femme qui occupait une place dans son cœur.

La mort de son épouse l'avait durement éprouvé, mais il n'en avait nullement rejeté la faute sur l'enfant. Ainsi était la volonté du Très-Haut et à cela, il n'y avait rien à redire.

Véronique lui renvoyait l'image de celle qui avait été sa compagne pendant ces trop brèves années et qu'il espérait bientôt retrouver dans la gloire éternelle de Dieu.

² Cette « *languor* », dont il est ici question, est la tuberculose

³ Véronique, en latin « *verum icon* » = « la vraie image », en référence au récit légendaire de sainte Véronique qui essuya le visage du Christ.

⁴ Aélis, transcription de l'anglo-normand Aaliz = Alice.

La jeune fille avait passé son enfance dans le château du comte, sous la surveillance de Dame Mathilde, une veuve qui remplissait le rôle de gouvernante et lui enseignait les bonnes manières et comment se tenir en société.

Pour son éducation, le comte n'avait pas hésité à faire venir les meilleurs professeurs du pays. Il ne voulait pas que sa fille soit illettrée, même si les femmes n'ont pas besoin d'autant de science que les hommes.

Ainsi avait-elle appris la grammaire, l'arithmétique, la géométrie, la musique et la théologie. Le comte avait même poussé le raffinement jusqu'à faire venir un disciple du grand Abélard pour enseigner à sa fille des rudiments de grec et d'hébreu, afin de mieux apprécier le contenu des saintes Écritures.

Guillaume de Beauclerc réfléchissait à tout cela et à beaucoup d'autres choses. Cela faisait un certain temps qu'il méditait de la sorte à tel point qu'il en avait oublié ses obligations immédiates. Un regard à la grande clepsydre du donjon lui rappela qu'il devait se rendre à sa chapelle privée pour y réciter les psaumes et assister à l'office de none.⁵ Il s'y rendit sans plus tarder.

Véronique l'avait précédé de peu et se tenait du côté gauche, le côté réservé aux femmes, en compagnie de Dame Mathilde et d'autres jouvencelles.

L'intérieur de la chapelle était plongé dans une semi obscurité que parvenait difficilement à percer la faible lumière produite par quelques cierges à la flamme vacillante. Un vieux prêtre récitait la messe, le dos tourné à la presse, tandis qu'un nuage d'encens se déversait sur les fidèles.

Guillaume de Beauclerc ne put se retenir d'éternuer, victime d'une quinte de toux, indisposé par les volutes abondantes qui, au lieu de s'élever vers les cieux, se répandaient dans l'assistance et lui irritaient les bronches.

C'est avec un certain soulagement qu'il accueillit la fin de la célébration. Contrairement à son habitude, il fut dans les premiers à quitter la chapelle, lui qui avait coutume de s'y recueillir longuement.

Véronique ne tarda pas à l'imiter, entourée de ses confidentes. La voyant sortir, Guillaume de Beauclerc s'empressa de dissimuler le morceau d'étoffe maculé de sang qui lui avait servi pour se moucher. Il ne tenait pas à ce que sa fille soit au courant de la gravité de son mal. Elle l'aimait trop et une telle nouvelle ne manquerait pas de lui causer du chagrin. Il préférerait la voir heureuse.

Par sa grâce et sa légèreté, elle lui rappelait tant sa défunte épouse. Elle avait les mêmes yeux pers, aux reflets changeants, pleins de vitalité et de malice, ces mêmes yeux qui, quelques années auparavant, avaient su le séduire et emporter son cœur dans une prison d'amour. Sa longue chevelure, aussi blonde que celle de la Vierge Marie, la très sainte Mère de Dieu, avait l'éclat et la pureté des créatures célestes. Quand on la voyait se promener à l'aube parmi les fleurs fraîchement épanouies, on eût dit un ange évoluant avec légèreté dans le jardin d'Éden.

Les traits de son visage étaient réguliers, son nez discret et ses joues teintées d'une légère coloration rose. Ses lèvres fines dissimulaient des dents saines, d'une blancheur liliale. Sa peau immaculée ne présentait aucune excroissance disgracieuse et avait la douceur du satin.

Sa silhouette mince et élancée était celle d'une sylphide issue de la mythologie celtique. Par la timide échancrure de son corsage, on devinait une poitrine encore juvénile, mais déjà pleine de promesses. Elle était vraiment très belle et fort désirable.

Dotée d'une grande culture, elle savait rester humble et ne jamais tirer profit de sa situation pour se grandir aux yeux de son entourage. Tout comme son père, elle était franche et généreuse, toujours prête à écouter ceux qui la sollicitaient et à rendre service.

Par sa mère, elle avait hérité de la beauté et de la grâce ; par son père, elle avait reçu cette noblesse de cœur et cet esprit charitable qui faisaient d'elle l'admiration de tout le comté.

Devant tant de qualités réunies en une seule personne, les prétendants ne manquaient pas. Ils venaient de toutes les régions du royaume de France, et même des pays voisins, dans l'espoir de courtiser celle qu'ils considéraient comme la plus belle fille de la terre.

Certains se ruinaient en cadeaux de grand prix, dénouant les cordons de leurs escarcelles, pour lui offrir de riches parures de zibeline, d'hermine ou de vair, de somptueuses tapisseries murales, des coffrets

⁵ None = 15 heures. On notera qu'en anglais « après-midi » se dit « temps de none » ou *after-noon*.

remplis de bijoux et sertis de pierres précieuses. D'autres, moins aisés mais plus savants, lui dédiaient ballades, lais, pastourelles, chansons d'aube et de toile, et autres artifices littéraires que permet une bonne connaissance de la rhétorique.

Le vieux comte recevait aussi sa part de présents qu'il s'empressait de distribuer aux plus défavorisés de ses gens.

Malgré toutes ces preuves d'affection et ces largesses, la douce princesse se déroba aux avances de ses soupirants. Il y avait une raison à cela. En effet, Amour, le souverain maître, s'était emparé d'elle.

L'an passé, peu de temps avant l'octave de Pentecôte,⁶ elle avait fait la connaissance de Gauthier de Plancy, un noble chevalier, ami de son père, et qui avait combattu à ses côtés à Saint-Jean-d'Acre lors de la sixième croisade.

Dès qu'elle avait croisé son regard, son cœur s'était mis à battre plus fort et une sensation trouble avait envahi son corps. Véronique découvrit ce jour-là qu'elle était amoureuse.

Par la suite, ils se revirent plus fréquemment. Gauthier multipliait les prétextes pour venir au château. À ceux qui le questionnaient, il répondait qu'il allait rendre visite au comte de Beauclerc, dont il avait été jadis l'écuyer, alors qu'en réalité, il n'avait d'yeux que pour sa fille. Le comte, lui, n'était pas dupe, mais il n'en laissait rien paraître, complice muet de cette cour qu'il approuvait secrètement.

Aussi, lorsque Gauthier de Plancy lui demanda la main de sa fille, avec le consentement de celle-ci, ne formula-t-il aucune objection. Au contraire, il se sentit rassuré car il avait toujours craint que sa fille ne contracte une mauvaise union. Gauthier de Plancy était un preux chevalier et un bon chrétien qui n'avait pas hésité à se croiser pour défendre le Saint-Sépulcre. Il serait un mari fidèle, respectueux des préceptes évangéliques.

À ce propos, Guillaume de Beauclerc se rappela qu'il devait s'entretenir avec sa fille. Profitant de l'occasion, alors que le cortège de ses confidentes se séparait, il l'invita d'un geste discret à venir le rejoindre.

— Ma chère enfant, dit-il, j'aurais à vous parler de choses importantes qui ne sauraient attendre davantage.

Le ton était solennel. Véronique s'en inquiéta.

— Vous voilà bien énigmatique, mon père ? J'espère qu'il n'est rien arrivé de grave.

— Rassurez-vous très chère. Ce sont de questions pratiques que j'ai à vous entretenir.

Prenant sa fille par le bras, il l'entraîna à l'écart.

— Allons dans le jardin, suggéra-t-il. Nous y serons mieux pour dialoguer librement.

Véronique s'exécuta, mais à son air soucieux, on devinait qu'elle redoutait quelque mauvaise nouvelle.

La journée était ensoleillée. Une brise légère agitait le feuillage des arbres. Il faisait encore très bon pour la saison. En ce début de mois d'octobre, l'automne ne faisait que commencer et les frimas de l'hiver étaient encore loin.

Tout en marchant parmi les massifs de fleurs et les buissons d'aubépine, Guillaume de Beauclerc se décida à aborder la question cruciale, celle qui le préoccupait depuis quelque temps.

— Ma fille, commença-t-il, je n'irai pas par quatre chemins. Je sais que vous brûlez d'amour pour le chevalier Gauthier de Plancy et que ce dernier ressent à votre égard les mêmes nobles sentiments. Vos fiançailles, à l'octave de Pâques, en sont la meilleure preuve. Mais les fiançailles sont une chose, le mariage en est une autre. Aussi me permettrais-je de vous demander à quelle date pensez-vous célébrer cet hymen ?

Véronique ne put s'empêcher de sourire devant la brutalité de la question, ne voyant dans cette intervention qu'empressement de la part de son père.

— D'un commun accord, nous avons décidé de nous marier l'an prochain, sans doute pendant la fête de l'apôtre Jean.

⁶ Dans la liturgie romaine, l'octave désigne les huit jours pendant lesquels on fait l'office ou la mémoire d'une fête. Très nombreuses autrefois, elles se classaient en privilégiées, communes et simples. Depuis 1955, il n'en subsiste que pour Noël, Pâques et Pentecôte.

La fête de la saint Jean... le mois de juin...

Cela lui sembla si loin. Jamais, il ne tiendrait jusque là. Il fallait hâter coûte que coûte la date de la cérémonie, sans quoi il n'aurait jamais le bonheur d'assister au mariage de sa fille.

Chaque jour, la maladie accroissait ses ravages. Il la sentait au plus profond de ses entrailles. La flamme de son existence se consumait un peu plus à chaque aube nouvelle. Il n'y avait aucun remède à ce mal incurable qui détruisait les cavités de ses poumons. Et ce n'était pas la nouvelle pommade, cet onguent nauséabond à la senteur de poisson pourri que lui avait concocté ce jeune médecin, fraîchement diplômé de Montpellier, qui allait changer quoi que ce soit. Les vieilles barbes de l'Université voyaient dans cette mixture puante un remède miraculeux. Mais lui, il se méfiait de ces affreux mires et de leur science qui témoignait plus souvent de leur ignorance.

Voyant la mine assombrie de son père, Véronique se pencha vers lui et demanda :

— Pourquoi cette question, sire ? Redoutez-vous quelque événement funeste ? Éprouvez-vous quelque réserve quant à cette union ?

— Loin de moi, ma fille, de telles pensées ! Je peux vous rassurer. Mes paroles ne dissimulent aucun mystère. Je trouve seulement qu'il serait préférable que vous épousiez au plus tôt celui qui est votre promis. N'oubliez pas que le chevalier de Plancy a déjà vingt-six ans et que la jeunesse est une fleur fragile qui ne dure que l'espace d'une saison.

— Vous voilà bien pathétique, mon père. Vous oubliez que l'amour ne se mesure pas au nombre des années. Vous-même, lorsque vous avez épousé ma mère, vous n'étiez plus très jeune.

— En effet, avoua-t-il, je l'ai prise pour femme dès mon retour de croisade. J'avais à l'époque trente ans, un âge que d'aucuns qualifieraient d'avancé, mais je me portais comme un chêne, malgré les séquelles de cette grave blessure contractée en Terre Sainte. L'esprit cultivé et le corps vigoureux, je dois reconnaître que je plaisais assez aux filles. Je ne parle pas de ces vieilles damoiselles qui avaient mon âge, mais de ces douces jouvencelles qui aimaient écouter le récit de mes exploits chevaleresques. Par Jésus, le fils de la très sainte Vierge Marie, que ne donnerais-je pour revivre un seul de ces instants bénis !

— Je n'éprouve aucune peine à imaginer le succès que vous deviez remporter auprès de la gent féminine, fit Véronique en souriant.

— Tout cela est de l'histoire ancienne. Il ne sert à rien d'exhumer de vieux souvenirs. *L'Ecclésiaste* ne nous apprend-il pas « qu'il n'y a pas de souvenir d'autrefois, et même pour ceux des temps futurs, il n'y aura d'eux aucun souvenir auprès de ceux qui les suivront » ?⁷ Un temps va, un temps vient et le monde continue à tourner.

— Vous voilà poète maintenant.

— Non, ma fille. Ce n'est pas de la poésie, mais de la sagesse. Les Anciens n'étaient pas de ces gens sots et ignorants que l'on s' imagine à tort. Ils avaient à leur disposition une sagesse inépuisable dont la sainte Bible nous offre une multitude d'exemples.

Tout en devisant, ils arrivèrent dans le verger en bordure duquel coulait une fontaine. Véronique s'assit sur un amoncellement de pierres et recueillit de l'eau dans le creux de ses mains pour se rafraîchir.

Le vieux comte en profita pour reprendre la conversation là où ils l'avaient laissée.

— Pour en revenir à ce que je vous disais précédemment, il serait bon que vous avanciez la date de votre mariage. Je pense que la cérémonie pourrait avoir lieu avant l'octave de Noël.

— Mais pourquoi tant d'empressement ?

Guillaume de Beauclerc essaya de masquer son embarras. Une quinte de toux lui laissa quelques secondes pour trouver une réponse évasive.

— Certaines obligations, sur lesquelles je ne peux encore rien dire, m'écarteront des affaires du comté et je devrai m'absenter pour une durée indéterminée. Aussi souhaiterais-je assister à vos noces avant mon départ. Voilà la véritable raison de ma requête.

— Sire, dit-elle, si telle est votre volonté, nous agirons en conséquence. Gauthier doit venir cet après-midi. Il ne saurait d'ailleurs tarder. Je lui ferai part de vos souhaits. Je suis sûre qu'il ne trouvera rien à redire tant il brûle du désir de m'épouser au plus tôt.

⁷ *Ecclésiaste* 1, 11.

Guillaume de Beauclerc se sentit soulagé. En son for intérieur, il loua Dieu de lui avoir prêté main-forte, se mortifiant pour le mensonge qu'il avait dû inventer.

Ainsi aurait-il la chance d'assister au mariage de sa fille bien-aimée. Il lui restait maintenant à tenir le coup jusqu'à ce jour béni. Une lutte impitoyable allait désormais s'engager contre ce mal cruel qui l'affaiblissait chaque jour un peu plus. À Saint-Jean-d'Acre, il avait remporté de nombreuses victoires contre les Sarrasins ; dans cet ultime combat, il lui faudrait repousser la mort jusqu'aux ultimes limites de ses forces.

Pourvu que la maladie ne le terrasse pas avant...